

Martin Luther King, Jr.

Un homme qui dérange

Les redoutables questions d'un théologien de terrain

L'homme est devenu une référence; on ne compte plus aujourd'hui les constantes allusions à King, les renvois, les rappels. Difficile de parler de «rêve» sans évoquer son célèbre discours «*I have a dream*» (Je fais un rêve); il est pratiquement impossible de mener une réflexion relative à la non-violence sans faire le détour par King ; de même qu'il est difficile de réfléchir à la campagne actuelle de Barak Obama, sans entendre parler de celui dont le candidat serait l'héritier politique. Mais force est de constater que bien des organisations citent volontiers King en omettant l'enracinement spirituel de son engagement, à l'inverse des milieux d'Eglise qui aiment à le présenter comme un «héros de la foi» ou un « prophète du XXe s. » tout en écartant ses positions politiques dérangeantes. Les uns et les autres manifestent ainsi leur gêne à l'endroit d'un homme qui tenta de lier sa foi chrétienne à ses convictions et ses engagements éthiques et politiques. Autant dire que tous se montrent désarçonnés par un être qui osa conjuguer la prédication d'un Dieu d'amour et de justice, tout en dénonçant vigoureusement les dérives politiques et économiques et en prêtant une très forte attention, voire un regard positif, aux «enfants de Malcolm X», c'est-à-dire aux tenants du Pouvoir noir susceptibles d'envisager des actions violentes. D'ailleurs, en avril 2008, à l'occasion du quarantième anniversaire de sa mort, Cynthia Tucker, une journaliste noir de l'*Atlanta Constitution*, écrivit ceci : «On ne se souvient qu'imparfaitement de Martin Luther King, réduit à quelques fragments de rhétorique dans les gentils sermons du dimanche et à une silhouette de teinte sépia dans les parades scolaires. Si vous imaginez que King était un homme paisible et modéré sur le plan politique, passionné mais jamais provocateur, vous ne savez rien de lui. Vous avez fait d'une personnalité complexe une caricature. Il était bien plus que sa célèbre formule "J'ai fait un rêve" ». On ne peut être plus clair.

Si cette figure n'a cessé d'être édulcorée et récupérée, c'est notamment parce que jusqu'en 1965 l'engagement de King le permet, à l'inverse de celui d'un Malcolm X, «démon noir» aux yeux des Blancs, irrécupérable dès le début et à tout jamais. En effet, si j'omets les années 1929-1955, qui furent celles de son enfance et de sa formation, la vie publique de King comprend deux périodes. La première, qui s'étend de 1955 à 1965, le fait apparaître progressivement comme un dirigeant connu et reconnu tant au niveau national qu'international. Et depuis sa mort, anniversaires et commémorations, plaquettes et autres ouvrages souvenirs, évoquent précisément ce King, sympathique et rassembleur, récipiendaire de moult prix prestigieux et élu homme de l'année (1964) par le magazine *Time*.

Toutefois, s'en tenir là revient à oublier l'autre King. Ce serait vouloir effacer le pasteur militant, « extrémiste » (« radical » ou plutôt « de gauche ») qu'il devient pendant les années 1965-1968 où, alors que tant de dirigeants désiraient marquer une pause dans les revendications, il s'inquiète de la situation des ghettos du Nord, soulève la question économique et dénonce l'intensification de la présence militaire américaine au Viêt-Nam. C'est oublier que l'«expert en droits civiques», n'est désormais plus convié à la Maison blanche, mais «invité» à s'en tenir au domaine de politique intérieure. Ainsi, que cela plaise ou non, lorsqu'il meurt à trente-neuf ans, le pasteur a durci ses positions et perdu ses naïvetés : il est passé d'un optimisme rêveur à un radicalisme prophétique.

Il faut dire que le «rêve» dont il s'est fait l'éloquent porte-parole le 28 août 1963 s'est peu à peu transformé en «cauchemar» (comme l'avait prédit Malcolm X, abattu en février 1965), si l'on se souvient notamment qu'à peine trois semaines après le grand rassemblement de Washington une bombe explose un dimanche matin à Birmingham, tuant quatre fillettes noires, et que, le 22 novembre de la même année, le Président John F. Kennedy tombe sous les balles d'un assassin. Le fait est qu'au lendemain de la signature de la réaffirmation du droit de vote des Noirs par le Président Lyndon Johnson, soit le 6 août 1965, le pays tout entier estime avoir réglé le «problème noir», au point qu'un des lieutenants de King, James Bevel, déclare: «Il n'y a plus de Mouvement en faveur des droits civiques, le Président Lyndon Johnson en a signé l'arrêt de mort. » Et se rendant compte des difficultés à venir, un journaliste noir renchérit avec ironie: «Nous avons traversé la rivière, il ne nous reste plus que la mer à franchir» !

Si King connaît les sommets des honneurs, il redescend dans les vallées où l'attendent critiques et oppositions. Il ne cherche pas à plaire, bien au contraire. Il ne se contente pas d'améliorer encore la condition de ses frères et sœurs de peau, il tient à révéler la profondeur du racisme et ses implications politiques et socio-économiques, quitte même à toucher à l'image de son pays à l'étranger. «Impossible de ségréger mon esprit», déclare-t-il à plusieurs reprises. Ce King-là, ce pasteur qui parle plus de politique et d'économie que de religion, ce dirigeant qui emploie davantage l'expression de «révolution des valeurs» que de «conversion des cœurs», dérange de plus en plus. Vivant, il gêne et doit être éliminé. Mort, il permet la cohésion nationale et sera célébré.

La «guerre des chefs» commence donc au lendemain de sa mort brutale, d'autant plus que sa disparition intervient en pleine préparation d'une difficile Campagne en faveur des pauvres qui sombre en été 1968. N'était-il pas le seul leader à avoir une autorité morale suffisante, capable de tenir ensemble toutes les communautés

ethniques engagées dans ce projet et de permettre le dialogue entre leurs dirigeants aux intérêts très divers ? Ralph Abernathy, brillant second et dauphin désigné, s'avère être un piètre dirigeant; du coup, Jesse Jackson voit sa chance se profiler, au point qu'il n'hésite pas à l'époque à la forcer quelque peu, en faisant croire, son blouson maculé de sang pour s'attirer l'attention des médias, qu'il a recueilli les dernières paroles d'un King agonisant dans ses bras ! Quoi qu'il en soit et plus important, les combats quittent peu à peu la rue pour occuper d'autres espaces, moins spectaculaires peut-être mais tout aussi nécessaires. C'est notamment, dès la fin des années 60, l'irruption des « études noires », des « women studies » et de la « théologie noire » dans les universités, courants que d'aucuns affirmeront sans lendemain, alors que quarante ans plus tard leurs contributions intellectuelles sont considérables. Mais c'est également le mouvement d'une mémoire africaine-américaine revisitée qui offrira de nouveaux regards critiques sur l'histoire des Etats-Unis ; quant aux avancées politiques qui suivront jusqu'aujourd'hui, y compris l'ascension et l'élection de Barak Obama, elles sont impensables sans le Mouvement en faveur des droits civiques qui les précéda.

Des questions en suspens

Bien sûr, King n'a pas tout résolu et, sans sa disparition prématurée, il n'aurait pas pu tout changer. Il laisse donc de redoutables questions ouvertes qui s'adressent tant aux organisations pacifistes (souvent à distance des milieux d'Eglise) qu'aux Eglises peu enclines aux changements profonds

La question de la résistance non-violente

Le Christ lui donnait son sens et son objectif, Gandhi sa méthode. (in *Combats*)

Pour King, ce choix éthique est essentiel, c'est même «le seul possible» en posant une équivalence entre fin et moyens. Ce mode d'action est le seul susceptible de refléter et d'annoncer le but recherché, à savoir ce que King appelait « la Communauté bien-aimée ». Signes seulement, mais signes nécessaires, «les moyens doivent être aussi purs que la fin» (16.11.61)

Pour agir, réagir, King enjoint à résister non-violemment, tout en disant de lui-même: « Je suis totalement converti à la non-violence. Je ne vais pas aller tuer quelqu'un, que ce soit au Viêt-Nam ou ici. Ni bouter le feu à quelque bâtiment que ce soit (...). J'ai l'intention de m'en tenir à la non-violence, car cette philosophie règle ma vie et mon engagement dans la lutte pour la justice raciale, mais aussi les rapports humains, et ma relation à moi-même ».

Aussi ne cesse-t-il de rappeler que:

1. il ne s'agit pas d'une méthode pour les lâches, mais d'une résistance qui implique une volonté d'accepter la souffrance sans exercer de riposte;
2. la fin recherchée, c'est la rédemption et la réconciliation plutôt que l'humiliation de l'adversaire;
3. ce n'est pas tant l'adversaire qui est l'objet de l'attaque que les forces du mal qui font de lui un adversaire;
4. la souffrance imméritée, due à l'engagement non-violent, est rédemptrice;
5. le principe de l'amour réside au centre de cette méthode. qui non seulement s'oppose à toute violence physique (extérieure), mais aussi à toute violence de type psychologique (intérieure);
6. une conviction sous-tend enfin cette méthode: l'univers est du côté de la justice.

King développe donc avec la résistance non-violente une véritable "éthique chrétienne en marche" dans laquelle fin et moyens sont inséparables et qui dépasse toute visée tactique. C'est une éthique de suivance de Jésus Christ dont le but n'est pas de réussir (faire son salut), mais d'accomplir la volonté de Dieu quel qu'en soit le prix en exposant à la vue de tous l'extrémisme de l'amour: « La croix, disait-il, c'est quelque chose que vous portez et sur lequel en définitive vous mourrez» (29-31.5.67). Du coup, la souffrance toujours possible ne constitue-t-elle pas l'obstacle majeur pour emporter une large adhésion? Elle explique en tout cas partiellement le retournement, dès 1966, de nombreux jeunes Noirs vers des organisations aux choix éthiques et tactiques différents. Mais King n'impose jamais à quiconque *sa* solution, parce qu'il perçoit bien que ce caractère spécifique d'une lecture chrétienne de la résistance non-violente réside dans la conviction que toute souffrance, ou même la mort, ne signifie pas forcément échec. Aussi, King le montre, la résistance non-violente demeure un choix *crucial*, y compris - surtout? - pour les Eglises.

Quant aux organisations pacifistes, enclines à travailler, à maîtriser telle tactique ou à affiner telle stratégie de résistance non-violente, la pensée d'un King les interroge notamment quant à leur capacité à gérer la violence infligée par l'autre (individu ou structure) et les enjoint surtout à trouver un exutoire à la souffrance subie, pour que cette dernière ne conduise pas un jour ou l'autre celui qui l'applique à une attitude suicidaire ou finalement meurtrière. Autrement dit, elle les invite à approfondir la question du fondement (fût-il politique, spirituel ou autre) de la résistance non-violente.

Je veux dire qu'un homme fort doit être militant autant que modéré. Il doit être réaliste autant qu'idéaliste. S'il me faut mériter la confiance que certaines personnes de ma race ont mise en moi, je dois être tout cela à la fois. C'est pourquoi la non-violence est une arme aussi puissante que *juste*. Si vous abordez un homme qui vous a longtemps et cruellement maltraité et que vous lui dites : « Punissez-moi si vous voulez; je ne le mérite pas, mais je l'accepterai; ainsi le monde saura que j'ai raison et que vous avez tort », vous maniez là une arme à la fois puissante et juste. Cet homme, votre oppresseur, est automatiquement vaincu sur le plan moral; s'il possède une conscience, il se sentira plein de honte. Chaque fois que cette arme est utilisée de manière à toucher la conscience angoissée d'une communauté ou d'une nation, l'opinion publique devient votre alliée et fait pression en faveur de votre juste cause.

Une autre des principales forces à l'œuvre quand on utilise l'arme de la non-violence consiste en son étrange pouvoir de transformation, de transmutation, sur les individus qui se soumettent à cette discipline et se trouvent investis d'une mission dont l'envergure dépasse la leur propre. Ils deviennent pour la première fois « quelqu'un » et ils ont pour la première fois le courage d'être libres. (janvier 65)

Justice et amour.

Comment conjuguer justice et amour ? Voilà une question qui s'adresse tout d'abord aux Eglises chrétiennes, si soucieuses de délivrer un message d'amour. Car le christianisme a toujours prôné l'amour, mais a-t-il su l'exercer pratiquement ? S'est-il montré capable de dépasser les grands discours, aussi gratuits que sans lendemain ? Voilà une question qui force les Eglises à se montrer cohérentes entre leur confession et leurs engagements ? En effet, elles (se) sont souvent bien placées, pour conseiller et débattre à l'infini du droit à la guerre (juste ?), sans prendre aucun risque ; mais n'ont-elles pas perdu ainsi leur âme, laissant passer toute chance réelle de témoigner vraiment du Dieu juste et du Dieu d'amour ? Tout un pan de la réflexion chrétienne contemporaine est ici resté en friche. A l'école de King, il faut bien réaborder ce délicat sujet, non pas pour établir une liste de «tactiques» ou de «stratégies» en accord avec la foi, mais pour préciser le sens d'affirmations

théologiques comme «Dieu est juste», «Dieu est amour», «Dieu agit au sein de l'histoire humaine». De telles expressions invitent à se pencher à nouveaux frais sur les troublants avertissements de Jésus, dont par exemple ceux-ci: «Qui ne se charge pas de sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi» (Mt 10,38 et parallèles, sans oublier Jn 12,23-26), ou «Quiconque veut sauver sa vie la perdra; mais quiconque perd sa vie à cause de moi l'assurera» (Mt 16,25). Et que faire de l'injonction de l'apôtre Paul qui invite à «s'offrir soi-même en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu [...], à ne pas se conformer au monde présent, mais à être transformé par le renouvellement de son intelligence» (Rm 12,1s)? Comment interpréter le cri des justes: «jusques à quand, maître saint et véritable, tarderas-tu à faire justice, et à venger notre sang sur les habitants de la terre? », et la réponse, sibylline: «Jusqu'à ce que soit au complet le nombre de leurs frères qui doivent être mis à mort avec eux» (Ap 6,10s)? Ce n'est pas un hasard si King et ses collègues noirs, engagés dans le Mouvement en faveur des droits civiques, se sont vus contraints de relire attentivement ces passages au moment même où leurs combats pour la liberté s'intensifiaient.

En accord avec la riche tradition des Eglises noires, King confesse sa foi en la providence de Dieu et, dès sa première intervention du 5 décembre 1955, il affirme et réaffirme sa profonde conviction que Dieu ne «coopérera pas avec le mal» car, comme le chante un *negro-spiritual*, «il y a un Dieu d'amour qui régit [tout] au-dessus [de nous], à la main puissante et au cœur d'amour. Si j'ai raison, il combattra mon combat, un jour je serai en paix.» Certes, de nombreux chrétiens et Eglises reprennent à leur compte de telles paroles, mais combien accepteraient-ils de les tester au creuset des vives oppositions et de la souffrance si celles-ci devaient se présenter?

On comprendra alors aisément qu'une telle lecture conduit King bien au-delà des calculs «raisonnables» aux yeux de beaucoup. Il est alors perçu comme un extrémiste de la foi, ce qui lui sera vivement reproché.

En 1963 par exemple, à Birmingham, d'importantes manifestations contre la ségrégation sont organisées. Les prisons se remplissent et il faut trouver de l'argent pour pourvoir verser des cautions. King doit se faire arrêter pendant la Semaine sainte pour manifester sa solidarité, au moment même où les fonds nécessaires au paiement des cautions viennent à manquer. Or, si effectivement il se rend en prison, il sera très difficile de collecter rapidement les sommes nécessaires. Dilemme. Après un recueillement personnel, et contre l'avis de son équipe, il se fait pourtant arrêter et incarcérer. Mais voici que pendant son court séjour en prison où il est exceptionnellement isolé, il tombe, à la lecture d'un journal local, sur une lettre ouverte que lui ont adressé quatre ecclésiastiques qui tout en reconnaissant la valeur de son engagement, estiment qu'il va trop loin et le qualifient d'extrémiste, à prendre dans un sens négatif. Muni de sa bible, il décide de leur répondre, et c'est

ainsi qu'il rédige sa *Lettre de la prison de Birmingham*.

J'ai progressivement senti une certaine satisfaction d'être considéré comme un extrémiste. Jésus n'était-il pas un extrémiste de l'amour - « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous traitent avec mépris. » Amos n'était-il pas un extrémiste de la justice - « Que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable. » Paul n'était-il pas un extrémiste de l'Évangile de Jésus Christ - « Je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus » (Ga 6, 17). Martin Luther n'était-il pas un extrémiste - « Me voici; je ne peux faire autrement, et que Dieu me vienne en aide. » John Bunyan n'était-il pas un extrémiste - « Je resterai en prison jusqu'à la fin de mes jours plutôt que d'assassiner ma conscience. » Abraham Lincoln n'était-il pas un extrémiste - « Notre nation ne peut survivre mi-libre, mi-esclave. » Thomas Jefferson n'était-il pas un extrémiste - « Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes: tous les hommes ont été créés égaux. » Aussi la question n'est-elle pas de savoir si nous voulons être des extrémistes, mais de savoir quelle sorte d'extrémistes nous voulons être. Serons-nous des extrémistes pour l'amour ou pour la haine? Serons-nous des extrémistes pour la préservation de l'injustice ou pour la cause de la justice? Au cours d'une scène dramatique, sur la colline du Calvaire, trois hommes ont été crucifiés. Nous ne devons pas oublier que tous trois ont été crucifiés pour le même crime - le crime d'extrémisme. Deux d'entre eux étaient des extrémistes de l'immoralité et s'étaient ainsi rabaissés au-dessous de leur entourage. L'autre, Jésus Christ, était un extrémiste de l'amour, de la vérité et du bien, et s'était ainsi élevé au-dessus de son entourage. Aussi, après tout, peut-être le Sud, notre pays et le monde, ont-ils grandement besoin d'extrémistes créateurs.

L'étonnant, c'est que cette lettre sera très largement diffusée, vu que près d'un million d'exemplaires circuleront bien vite, déclenchant une vaste collecte de fonds contribuant à renflouer les caisses de son organisation et permettant de verser les cautions nécessaires !

Cet étonnant exemple éclaire bien la façon dont King prenait des décisions importantes. Il y a un «saut» qui s'opère au-delà du calcul tactique et qui est intimement lié à sa foi en la capacité divine d'intervention. Dans une autre déclaration forte, faite en 1965 lors de la marche de Selma à Montgomery, King atteste bien qu'il ne se nourrit pas d'illusions et qu'il n'écarte pas du revers de la main les lancinantes questions qui restent posées, comme celle par exemple de *l'apparent* échec de Dieu au sein de l'histoire. Quand cette justice divine tant chantée et confessée sera-t-elle révélée en pleine lumière? Dans combien de temps? «Pas longtemps» (How long? – Not long!) , ose répondre King, «parce qu'aucun mensonge ne peut subsister éternellement, parce que chacun récolte ce qu'il a semé, parce que l'arc de l'univers moral est grand et qu'il est tendu vers la justice, parce que mes yeux ont vu la gloire du Seigneur qui vient fouler aux pieds la vigne où mûrissent les raisins de la colère» (26.3.65). Face à l'impatience compréhensible des siens, King ne cache pas les turbulences, les sacrifices et les épreuves à venir. Comme sa réflexion sur la providence de Dieu découle de sa foi, elle dépasse tout calcul et réussit sans preuve à mettre en route des hommes et femmes. Sa force est de ne pas laisser ses paroles comme suspendues en l'air, mais de les faire coïncider

avec l'engagement concret de celui qui les prononce et qui cherche tous les moyens susceptibles de traduire au plus près la confession suivante: «Tant qu'il y a de l'amour, Dieu est vivant. Tant qu'il y a de la justice, Dieu est vivant» (27.8.67).

King et d'autres l'ont rappelé: il ne peut y avoir de justice sans paix et de paix sans justice. Et pour obtenir cette réciprocité dans les faits, il faut exercer de fortes pressions, car la persuasion s'avère en pratique inopérante. Les exemples ne manquent pas pour (dé)montrer que l'affirmation publique d'une conviction soulage la conscience de l'individu ou de l'institution qui la profère, mais qu'elle ne modifie *en rien* l'attitude de l'adversaire. Ce constat, hélas sans appel, incite au discernement entre les compromis recevables et les compromissions inacceptables: il s'agit de modifier le regard et l'agir de l'adversaire, et non de trouver un «arrangement» compromettant où chacun campe sur ses positions.

Tout cela explique que, de 1965 à 1968, King en vient à s'attaquer au plus profond des problèmes: extirper le mal à sa racine, quitte à lier les questions raciales et humanitaires, celles de l'emploi et du logement, quitte à refuser de distinguer les affaires extérieures (guerre) et intérieures (pauvreté, droits civiques). A plusieurs reprises, il insiste alors sur la nécessité de «soulever certaines questions de base à propos de la société tout entière». Il déclare même en 1967: «Pendant des années j'ai travaillé avec l'idée de réformer la présente institution, un petit changement par-ci, un petit changement par-là. Maintenant, j'ai un autre point de vue, je pense qu'il faut envisager une reconstruction de la société dans son entier, une révolution des valeurs». Et dans cette perspective, il médite profondément le dialogue de Jésus avec Nicodème («Tu dois naître de nouveau»; Jn 3,1-21). Inutile de dire que quarante ans plus tard, il est aisé d'admirer de telles paroles tout en rappelant au plus vite qu'elles concernent la société nord-américaine à une époque bien précise, et non la nôtre! Comme si le fossé entre riches et pauvres se comblait progressivement! Mais ce King qui s'aventure sur le terrain politique non par goût du pouvoir, mais parce qu'il estime que sa fidélité au Christ l'y conduit, ce King-là dérange encore. Et pourtant, il ne faisait pas autre chose que manifester concrètement ces profondes convictions qu'il exprimait déjà des années auparavant. «Aussi étrange que cela paraisse, je ne pourrai jamais être ce que je suis appelé à être que lorsque tu seras ce que tu es appelé à être. Tu ne pourras jamais être ce que tu devrais être que lorsque je serai ce que je suis appelé à être.» (61.06 06, thèse 206))

King a relu maintes fois Daniel 3,18 et l'histoire de ces trois héros, Shadrak, Méshak et Abednego, tant chantés dans sa tradition: «Même s'il [Dieu] ne le fait pas [= nous délivrer], sache bien, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as dressée.». Mais il ne s'est pas contenté de l'intégrer par un retour en arrière, il en a tiré des conséquences capitales et novatrices: «Vous devez accomplir le bien parce que cela est bien. [...] En définitive,

vous devez l'accomplir, car cela vous tient tellement à cœur que vous êtes prêts à mourir pour cela. [...] Ne pensez jamais que vous êtes seul» (5.11.67).

Intégration

Quelques mots enfin du problème de l'intégration qui, lui aussi, n'a cessé d'occuper et de préoccuper King, souvenons-nous qu'il déclarait lui-même à ce sujet peu avant sa mort: «Il est maintenant nécessaire de considérer l'intégration en termes politiques, de partage de pouvoir. Et de reconnaître qu'il y a un temps où la ségrégation doit être perçue comme une étape vers une société véritablement intégrée.» (68 03 25) Notons bien que King accorde au mot ségrégation, synonyme ici de séparatisme, un contenu positif uniquement pour souligner qu'elle permet la revalorisation d'une identité, la restructuration des individus. C'est dire qu'une intégration véritable n'a rien à voir avec quelque *dés*intégration ou *ré*intégration, mais qu'il s'agit de se souvenir qu'intégration et intégrité proviennent du même adjectif latin *integer* qui signifie intact, entier, sain, raisonnable, qui n'a reçu aucune atteinte. Ces divers sens, éclairants, attestent que l'intégration comprise comme une assimilation marque une dérive. L'intégration au sens fort du mot qualifie en premier lieu l'opération qui permet à un individu ou à un groupe de devenir pleinement ce qu'il est appelé à être, en lui-même et devant autrui. Elle ne peut donc se réaliser que sous certaines conditions qui tiennent compte à la fois de la particularité de chacun et du caractère universel de tout être humain. Il s'agit de tenir l'une et l'autre, séparément et conjointement dans leur tension réciproque. Ce que King avait commencé à percevoir, il devient urgent d'en prendre acte dans un monde où les nationalismes sont exacerbés et où les questions d'intégration – quelle que soit leur nature: raciale, culturelle, religieuse, politique, sexuelle ou autre – se posent partout, soit pour des raisons historiques comme chez vous en Guadeloupe, soit en raison des phénomènes d'immigration auxquels les Etats-Unis comme le Vieux Continent européen doivent faire face.

Conclusion

Pour conclure, reportons-nous tout d'abord au jour de son assassinat. Où King se trouve-t-il ? A Memphis (Tennessee), il est venu soutenir le syndicat noir des éboueurs de la ville, alors même qu'il est totalement engagé dans la préparation

d'une difficile Campagne en faveur des pauvres. Impossible à ses yeux de séparer l'une de l'autre. Impossible de bafouer la dignité des Noirs pauvres de Memphis pour permettre la Campagne de Washington qui vise particulièrement une intégration économique. Indispensable de rappeler que le choix de la résistance non-violente ne résulte pas d'un calcul, mais d'une prise en compte des enjeux. Or on ne prend pas au sérieux les pauvres en général si l'on règle leurs problèmes sur le dos d'autres pauvres en particulier.. King ne fait donc qu'appliquer une formule qu'il répète fréquemment et qui, comme la liberté, ne s'use que si l'on ne s'en sert pas : « Où qu'elle se situe, l'injustice représente une menace pour la justice ».

King fut sans aucun doute un grand dirigeant, non parce qu'il eut raison sur tous plans ou qu'il n'opéra jamais d'erreurs, mais bien plus parce qu'il sut s'entourer d'excellents conseillers et stratèges qui avec lui tirèrent les leçons de leurs erreurs et échecs, comme ce fut le cas à Albany par exemple.

A Albany, en Géorgie, en 1962. Si c'était à refaire, j'orienterais les dirigeants de la communauté noire différemment. L'erreur que j'ai faite a été de protester contre la ségrégation en général plutôt que de dénoncer avec précision un seul de ses aspects. Notre revendication était si vague que nous n'avons rien obtenu et que les gens en ont retiré un sentiment de dépression et de désespoir. Il aurait bien mieux valu concentrer notre action sur la déségrégation des autobus ou des comptoirs de restaurants. Une victoire de ce genre aurait eu valeur de symbole, aurait galvanisé nos partisans et élevé leur moral. Mais je ne crois pas que notre travail à Albany se soit soldé par un échec. Les Noirs ont redressé l'échine et vous ne pouvez plus monter sur le dos de quelqu'un qui se tient droit. De même, des milliers de Noirs qui n'avaient jamais voté se sont fait inscrire sur les listes électorales et grâce à l'augmentation du nombre des électeurs noirs, aux élections suivantes, quand il s'est agi de choisir le nouveau gouverneur de Géorgie entre un ségrégationniste enragé et un candidat modéré, la Géorgie a élu pour la première fois un gouverneur qui s'était engagé à respecter la loi et à la faire appliquer avec impartialité. La leçon que nous avons tirée de nos erreurs d'Albany nous a aidés à nous montrer plus efficaces lors de nos campagnes suivantes dans d'autres villes.

Nous n'avons jamais plus éparpillé nos efforts dans une attaque générale contre la ségrégation, nous nous sommes attaqués à des objectifs spécifiques et symboliques. (janvier 65)

Sa conscience politique fut-elle suffisante, ses conceptions de l'égalité étaient-elles toujours pertinentes ? ... ? De telles questions sont légitimes, comme il est légitime que les théologiens noirs qui l'ont suivi les posent.

Personne ne gagnera à gommer les faiblesses de King, qu'elles touchent les choix et les stratégies qu'il développa ou certains aspects de sa vie privée. King était un homme, qui tenta de consacrer sa vie à servir les autres, qui tenta de vivre avec cohérence foi confessée et foi vécue

Je voudrais que quelqu'un mentionne, ce jour-là, que Martin Luther King, Jr., a tenté de consacrer sa vie à servir les autres. J'aimerais que quelqu'un dise, ce jour-là, que Martin Luther King,

Jr., a tenté d'aimer quelqu'un. Je veux que vous disiez, ce jour-là, que j'ai tenté de voir clair à propos de la guerre. Je veux que vous puissiez dire, ce jour-là, que j'ai tenté de nourrir ceux qui avaient faim. Et je veux que vous puissiez dire, ce jour-là, que j'ai tenté, dans ma vie, de vêtir ceux qui étaient nus. Je veux que vous disiez, ce jour-là, que j'ai tenté dans ma vie de rendre visite à ceux qui étaient en prison. Je veux que vous disiez que j'ai tenté d'aimer et de servir l'humanité. (4 février 68)

Ce faisant il manifesta par son engagement total, qu'il cherchait moins à *prendre la parole* sur tous les sujets du moment, à examiner les «seuils de tolérance» d'une action ou d'une critique (comme p.ex. à propos de la guerre du Viêt-Nam) qu'à témoigner qu'il était *pris par la Parole*, appelé à en répondre. Il le fit, sûr que le Dieu vivant, seul capable d'ouvrir un chemin là où il n'y en avait pas – comme le clame et le proclame sa tradition – ne l'abandonnerait jamais.

Maintenant, si King est véritablement un héros de la foi ou un prophète du XXe s., il ne réclame pas plus notre exaltation que ceux d'autrefois. Comme eux, avec eux, il gêne et dérange. N'est-il pas comme eux et avec eux le porte-Parole de Celui qui déclarait : «Je déteste, je méprise vos pèlerinages... mais que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable » (Amos 5, 21-24). En un mot, la pensée d'un King remet en question les idées claires que nous avons de la pratique de la foi et de l'Évangile. De là à avoir des idées noires...

Je vous remercie de votre attention.

©Serge Molla

Auteur de *Les idées noires de Martin Luther King*

(Genève, Labor et Fides, 2008, 2^e ed.)